



**HAL**  
open science

## L'enseignement coranique dans une petite ville du Nord-Cameroun (Maroua)

Henry Tourneux

► **To cite this version:**

Henry Tourneux. L'enseignement coranique dans une petite ville du Nord-Cameroun (Maroua). Studi Magrebini, 2003, Nuova Serie, vol. I, pp.209-218. halshs-00349306

**HAL Id: halshs-00349306**

**<https://shs.hal.science/halshs-00349306v1>**

Submitted on 23 Jun 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Tourneux Henry, 2003, « L'enseignement coranique dans une petite ville du Nord-Cameroun (Maroua) », *Studi magrebini*, Nuova Serie, vol. I, p. 209-218

## **L'enseignement coranique dans une petite ville du Nord-Cameroun (Maroua)**

### **L'école coranique**

L'école coranique de Maroua a fait l'objet d'une étude très approfondie par Renaud Santerre (1973). Le quart de siècle qui s'est écoulé depuis n'a pas diminué l'intérêt de l'analyse et nous la citerons abondamment.

Comme son nom l'indique, l'école coranique est vouée principalement à l'étude du Coran. Contrairement à l'école officielle, elle ne bénéficie d'aucune subvention publique ni de locaux attitrés et elle ne reçoit que des élèves musulmans. Aucun contrôle institutionnel ne s'exerce sur l'enseignement dispensé ; ce sont, en dernier ressort, les familles musulmanes qui cautionnent le maître en lui confiant des enfants. Tout repose donc sur l'estime et la considération de la communauté musulmane.

L'école coranique est généralement intégrée à l'enclos (*saare*) du maître. Les élèves sont regroupés dans la case-vestibule (*jawleeru*) où ils laissent leurs planchettes après chaque leçon. Aucun mobilier, si ce n'est, parfois, le fauteuil du maître. L'enseignement peut aussi être dispensé dans la cour, à l'ombre d'un mur, d'un grenier ou d'un arbre, ou même sur un petit tertre sablé jouxtant le mur extérieur de l'enclos du maître. On voit ainsi des groupes d'enfants assis au bord de la rue, à raison de six au m<sup>2</sup>, tenant leur planchette sur les genoux, et lisant à haute voix, dans une joyeuse cacophonie, les quelques lignes qui y sont écrites. Pour les leçons du soir, on se regroupe volontiers sous un tube néon, ou, dans les quartiers sans électricité, autour d'une lampe à pétrole.

De par la densité de ses établissements, l'école coranique est une école de proximité ; l'élève n'a, au maximum, que quelques centaines de mètres à parcourir pour s'y rendre.

### **Les enseignants coraniques**

En 1985, on dénombrait 379 enseignants coraniques à Maroua, dont 60 % avaient pour activité exclusive l'enseignement, les 40 % restants s'adonnant aussi au commerce et à l'agriculture. Plus de la

moitié d'entre eux (53 %) sont des Peuls au sens strict, et 23 % sont Kanouri. Les autres sont d'origines très diverses, venant du Tchad ou du Nigeria voisins ; très peu appartiennent au groupe des islamisés récents.

Le nombre des maîtres a sextuplé en trente-cinq ans, passant de 64 en 1951 à 175 en 1966, pour arriver à 379 en 1985. L'accroissement rapide de la population de Maroua à partir des années 1950 a suscité une forte demande d'enseignants coraniques, à laquelle les grandes familles peules traditionnellement pourvoyeuses de maîtres, n'ont pas pu ou voulu satisfaire. En conséquence, de nombreux marabouts sans formation ni compétence particulières se sont improvisés maîtres, au détriment de la qualité de l'enseignement.

Il existe deux catégories d'enseignants coraniques : celle de *mallum* et celle de *moodibbo*. Le *mallum* est une personne, homme ou femme, qui a achevé la lecture et l'écriture de tout le Coran. Tout *mallum* peut ouvrir une école coranique, de son propre gré ou à la demande d'une famille ou d'un groupe de familles ; on l'appelle couramment « marabout » en français. Le *moodibbo*, ou docteur en sciences coraniques, a d'abord été *mallum* ; après avoir poursuivi des études auprès de maîtres réputés, il a lui-même acquis une science et une foi qui l'ont fait remarquer par sa communauté. C'est alors qu'on lui attribue ce titre de *moodibbo*, titre à valeur relative, car tel qui peut être considéré ici comme docteur ne sera reconnu là que comme simple marabout.

D'après R. Santerre, ce sont surtout des ouvrages anciens (du XII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> s.) au caractère extrêmement conservateur qu'étudient les *moodibbo* au cours de leur formation. Ce penchant pour les vieilles lunes a été encouragé à l'époque coloniale, car on y voyait un gage de conservatisme religieux et social.

### **La langue d'enseignement coranique**

Toujours selon le même auteur « deux tiers des maîtres avouent, avec candeur et sans l'ombre d'un complexe, ne rien connaître à l'arabe ou en savoir *juste un peu*, ce qui en pratique revient strictement au même. [...] Rigoureusement parlant, seulement 15 % environ des maîtres auraient une maîtrise jugée suffisante de l'arabe. »

Si beaucoup de *mallum* à Maroua ignorent la langue arabe, on ne peut guère être *moodibbo* sans la maîtriser, au moins sous sa forme écrite. Il faut bien considérer que l'arabe, dans la communauté musulmane de Maroua, joue à peu près le même rôle que le latin jusqu'à l'époque préconciliaire chez les catholiques. C'est une langue liturgique et de prière, et non un moyen de s'exprimer dans la vie courante.

A l'école coranique, la langue d'enseignement est le *fulfulde*, et il n'y a pas d'élève qui ne la parle. Rappelons, à l'occasion, que l'on dit couramment que le *fulfulde* est (aussi) langue du Coran, ce qui doit contribuer à reléguer au second plan la connaissance de l'arabe. Les divers degrés de connaissance de l'arabe n'en sont pas moins valorisés : « écriture et épellation des caractères, lecture sans compréhension d'un texte, connaissance de mémoire du même texte sans compréhension, enfin connaissance et compréhension » (Santerre 1973).

### **La population scolaire coranique**

Il n'y a pas d'âge limite pour fréquenter l'école coranique ; cependant, on n'y entre guère avant quatre ans. Généralement, les parents attendent que l'enfant ait de cinq à six ans, et qu'il sache compter de un à dix en *fulfulde*, pour le confier à un *mallum*. Le fait de trouver facilement la réponse à des devinettes ou à des questions-pièges peut être retenu comme le signe que l'on est assez éveillé pour entrer à « l'école des Peuls ». On peut continuer toute sa vie l'étude coranique ; les personnes aisées, au lieu de se rendre elles-mêmes chez l'enseignant, le font venir à domicile pour des leçons particulières.

Il n'est pas facile de savoir combien de personnes étudient au niveau complémentaire ; on se risquera à avancer un nombre de deux cent quarante, en estimant à un maximum de quarante le nombre de *moodibbo* susceptibles d'enseigner à ce niveau, et à six par maître le nombre d'étudiants.

Une enquête auprès d'un échantillon aléatoire de 200 enfants non scolarisés de cinq à quinze ans, comprenant 38 % de filles et 62 % de garçons, a montré que 85 % des enfants musulmans non scolarisés vont ou ont été à l'école coranique élémentaire. On voit, par déduction, que 15 % des enfants musulmans non scolarisés ne vont pas non plus à l'école coranique.

On a une population « coranique » totale estimée à un maximum de 10.232 enfants de 5 à 15 ans ; ce qui donne une moyenne de 27 élèves par maître. Nous disons que c'est un maximum, car nous ne savons pas la proportion d'enfants, présents dans les échantillons, qui ont définitivement abandonné l'école coranique tout en revendiquant une scolarité coranique. En tout état de cause, le minimum ne peut être inférieur à 8.500, ce qui donnerait une moyenne d'à peu près 22 élèves par maître.

Il est bien évident que cette population fluctue, et que l'on n'a pas non plus chaque jour l'ensemble de ces enfants présents dans les écoles coraniques ; mais cela a moins d'incidence sur le cursus que les

absences à l'école moderne, puisque, à l'école coranique, chacun avance de son pas.

Les causes d'abandon sont un peu les mêmes que celles que l'on rencontre à l'école moderne. Dès que le garçon avance en âge et qu'il s'affranchit de l'autorité paternelle, il a tendance à se dispenser des leçons coraniques. La monotonie de l'enseignement, son inutilité apparente et les contraintes disciplinaires qu'il impose en dégoûtent plus d'un. Parfois, ce sont les parents eux-mêmes qui sortent leurs enfants de cette école, car ils ne veulent ou ne peuvent plus subvenir aux dépenses que cela occasionne. En ce qui concerne les filles, le mariage précoce les éloigne assez rapidement du *mallum*.

### **Les niveaux d'enseignement**

Il y a deux niveaux d'enseignement coranique : l'élémentaire et le complémentaire. Au niveau élémentaire, l'élève (*pukaraajo*) doit lire et écrire tout le Coran sans compréhension aucune et sans effort de mémorisation, si ce n'est pour apprendre la première sourate (appelée *faatya* en *fulfulde* et *faatih* en arabe) et les toutes dernières, les plus brèves, que l'on récite fréquemment dans les prières.

Au niveau complémentaire, l'élève apprend l'arabe et est introduit à la compréhension du Coran. Il peut aussi accéder à diverses sciences, comme la théologie, le droit, l'histoire, les mathématiques, la grammaire, la métrique et la poésie, l'astrologie. Les enseignants ne sont pas polyvalents, et l'on se rend chez tel ou tel, selon que l'on souhaite étudier telle science plutôt que telle autre.

### **Les fournitures scolaires**

Chaque élève dispose d'une planchette (*alluha*) plus ou moins rectangulaire ou trapézoïdale en bois de *Balanites aegyptiaca* ou de *Sclerocarya birrea*, dont le prix varie de 250 à 2.000 francs CFA selon la taille. Certains écrivent sur un morceau dealebasse. On voit aussi apparaître des planchettes en contreplaqué.

L'encre (*dawa*), faite à base d'eau, de gomme arabique et de charbon de bois, est contenue dans un encrier (*dawaaru*) fait traditionnellement d'une petite cucurbitacée verruqueuse évidée, semblable à la coloquinte. Actuellement, beaucoup d'enfants la remplacent par un petit pot en verre quelconque, ayant contenu précédemment une pommade à base de vaseline, dont on fait un usage abondant en saison sèche, pour combattre le dessèchement de la peau.

Le calame (*binndirgol*) est fait en tige de graminée (sorgho, mil pénicillaire ou *Cymbopogon giganteus*) taillée en pointe.

## Le coût de l'école coranique

Théoriquement, la fréquentation de l'école coranique est gratuite. L'élève offre cependant certaines prestations en nature à son maître : balayage de l'enclos pour les filles ; corvée d'eau, ramassage de gros sable au *maayo* pour tous. Lorsque l'enseignant est aussi cultivateur, ce qui est fréquent, les garçons participent aux travaux des champs quand c'est la saison. Dans certaines écoles, l'élève verse deux cents francs (2 FF.) par mois à son maître. Pour gagner les faveurs du maître, l'élève peut lui offrir, de temps en temps, une noix de kola ou une petite pièce de monnaie.

Lorsqu'il a fini de « lire tout le Coran », et qu'il a donc achevé avec succès le premier niveau d'enseignement, l'élève doit gratifier son maître de vêtements neufs et d'une somme d'environ cent mille francs (1.000 FF.). La perspective d'avoir à faire face à une telle dépense pousse bien des parents à retirer leur enfant avant qu'il n'en arrive là.

## Les horaires coraniques

L'école élémentaire traditionnelle ouvre à 6h. le matin et s'interrompt une première fois à 9h.30. Si l'élève a achevé la lecture d'une des faces de sa tablette, il doit revenir à 11h.30 pour y inscrire de nouveaux versets. L'après-midi, l'école reprend de 14 h. à 15h.30 ; et le soir, on se retrouve de 18h.30 à 21 h. Cela fait un horaire journalier de sept heures et demie. Les enfants qui vont aussi à l'école moderne ont un horaire allégé (quatre heures).

Ces horaires n'ont, en fait, rien d'obligatoire. Ils correspondent à la pratique actuelle la plus générale, mais chaque maître peut, à son gré, les moduler en fonction de la saison ou de ses propres activités extra-coraniques.

Pour ce qui est du niveau complémentaire, il n'a aucun horaire fixe dans la journée, et il ne fonctionne pas le soir, si ce n'est pour les femmes, qui n'ont que ce moment pour étudier auprès d'un parent, à l'exclusion de tout autre enseignant.

L'élève bénéficie d'un repos hebdomadaire de deux jours pleins, de mercredi après-midi à vendredi après-midi. Il y a aussi dix jours de vacances à compter du vingt-septième jour du mois de ramadan. La fête de la Tabaski (*juulde layha*) est également l'occasion d'un repos de trois jours.

## **Le rendement de l'école coranique**

Il y a quelque chose de presque blasphématoire dans l'association des mots de « rendement » et « d'école coranique ». En effet, cette école n'a pas pour objectif principal de faire acquérir des connaissances, mais d'inculquer les valeurs de la société musulmane : foi en Dieu, respect de l'autorité et de la hiérarchie, primauté du spirituel sur le temporel... Si l'on demande aux parents pourquoi ils envoient leurs enfants chez le *mallum*, ils répondront généralement que c'est pour qu'ils apprennent à « faire une bonne prière ».

On peut toutefois estimer bien minimes, au regard du temps passé, les acquis de l'élève au niveau élémentaire. Un an d'enseignement, à raison de trois ou quatre heures par semaine, suffirait probablement à apprendre à un enfant de sept ou huit ans les rites de la prière, les trois ou quatre brèves sourates le plus fréquemment récitées, et le déchiffrement d'un texte arabe vocalisé.

Le plus fort contingent des écoles coraniques est constitué par les moins de douze ans. Le nombre de filles, inférieur à celui des garçons dès le départ, va s'amenuisant plus rapidement. Il n'y a qu'un petit nombre d'enfants qui arrivent jusqu'à la cérémonie de fin de cycle élémentaire. R. Santerre (1973) cite le cas d'un maître, enseignant depuis vingt-huit ans, ayant quarante jeunes élèves dans son école, et qui n'a vu, dans toute sa carrière, qu'une quinzaine d'entre eux arrivant à la cérémonie finale.

## ***Pédagogie coranique***

### **Le déroulement du cursus élémentaire**

Dès le premier jour, le *mallum* apprend à l'élève la profession de foi islamique : « Il n'y a d'autre Dieu que Dieu! Muhammad est son prophète! Sur lui la bénédiction et la paix de Dieu! » Quand ceci est bien mémorisé, on peut passer à l'apprentissage oral de certaines brèves sourates, indispensables dans le cadre de la prière (sourates 1 et 114 à 104).

Quand ce minimum est acquis, on passe à l'apprentissage des consonnes de l'alphabet arabe (*baleeri*), qui peut prendre un ou deux mois pour un bon élève. C'est le maître qui écrit sur la tablette les lettres que l'élève doit s'efforcer de recopier. On étudie ensuite l'alphabet vocalisé, c'est-à-dire la syllabe (*foortunde*), ce qui peut prendre un temps équivalent. L'élève apprend alors la valeur des diacritiques vocaliques (*maasde*).

Cela fait, on passe à l'écriture, puis à la lecture à haute voix de chacune des sourates, en commençant par la dernière. Pour ce qui est de l'écriture, le maître remet à l'élève une page de Coran, qu'il doit recopier, en écrivant successivement sur l'une et l'autre face de sa tablette. L'élève couche sa tablette horizontalement sur ses genoux, et commence à écrire de haut en bas.

Une fois cette opération terminée, l'élève redresse la tablette et s'essaie à la lecture ; quand il a réussi à lire une face sans faute, le maître lui donne l'autorisation de la laver avec de l'eau. On conserve soigneusement cette eau dans un récipient, car elle est censée être dotée de propriétés magiques ; on peut aussi la verser dans la murette circulaire à l'intérieur de laquelle on allume le feu pour s'éclairer la nuit.

L'élève passe alors à la lecture de l'autre face. Dans l'intervalle qui précède la leçon suivante, il doit venir écrire la suite du texte coranique sur la face libre de sa tablette.

En théorie, tout le Coran doit passer ainsi sur la tablette, mais, certains marabouts, pour gagner du temps, ne font passer sur la tablette que la moitié du Coran, l'autre moitié étant lue directement sur les feuilles volantes du livre.

Tout le niveau élémentaire se passe ainsi en alternant copie et lecture, le tout sans la moindre compréhension ; la mémorisation, comme on l'a déjà dit, ne concerne que douze brèves sourates. L'élève n'a donc jamais l'occasion d'interroger le maître sur quoi que ce soit. La seule chose que l'on attend de lui est qu'il reproduise fidèlement un modèle graphique et sonore.

Chacun progresse à son rythme, mais il y a une grande émulation entre les élèves ; c'est à qui arrivera avant l'autre à la fin de telle partie.

## **Les punitions**

A l'école coranique élémentaire, la menace de la chicotte plane en permanence sur la tête des élèves. Tout bavardage est sanctionné par des coups. Celui qui n'arrive pas à dessiner une lettre lors de l'apprentissage de l'alphabet se voit gratifier de quelques coups sur la tête pour chaque erreur commise. Il peut, en plus se faire pincer la joue en même temps.

Lorsque le niveau sonore de la classe a tendance à baisser, le maître ranime les élèves à coups de chicotte, comme un cocher qui veut stimuler son attelage. Celui qui n'arrive pas à retenir le verset qu'on lui a dit d'apprendre doit le répéter cent fois à tue-tête. En cas de

chahut ou de dispute, le marabout peut envoyer le groupe d'élèves en cause lui chercher du bois mort en brousse ou du sable au *maayo*.

Dans les cas d'insubordination majeure, on met l'enfant aux fers. Entravé comme un prisonnier, le récalcitrant est attaché au poteau central de la case-vestibule du marabout. Là, il peut rester trois jours sans manger. La plupart des enseignants ont aboli ce châtement d'un autre âge, mais certains le pratiquent encore couramment. Les parents sont consentants et peuvent envoyer intentionnellement leur enfant chez tel marabout, justement parce qu'il pratique ce genre de choses.

L'on dit que, si par hasard, l'élève venait à succomber par suite d'un châtement infligé à l'école coranique, il obtiendrait la palme du martyr. De même, les traces de coups reçus du *mallum* constituent autant de gages pour le paradis.

### **Les fêtes qui jalonnent le cursus élémentaire**

Le Coran est divisé en quatre parties principales d'inégale longueur (*faarde*) et en soixante subdivisions (*hisbeere*). A l'entrée de chaque *hisbeere*, l'élève doit apporter un coq, qui sera sacrifié par le *mallum* ; pour le passage d'une partie principale à une autre, c'est un mouton ou une chèvre que l'on devra égorger.

Voici, d'après un acien élève d'une école coranique, le récit du sacrifice du coq :

« Comme j'avais fini de recopier et de lire les sourates du premier *hisbeere*, le maître m'appela un soir. Il me dit d'apporter un coq pour le lendemain matin. Ce coq serait sacrifié afin d'attirer sur moi la bénédiction divine.

Le lendemain, comme s'il était au courant de la chose, mon grand-père me dit de courir après le plus gros coq de la maison. Quand je l'eus attrapé, il me dit de l'emporter au *mallum*, ce que je fis. Celui-ci prit son couteau, et, après avoir prononcé quelque sourate, trancha le cou du coq. Quelques filles de l'école furent choisies pour aller le plumer et le griller. Une heure plus tard, elles revinrent auprès du *mallum* en apportant le coq grillé sur un plateau.

J'étais fier ce jour-là, car je me dis que je commençais certainement à devenir quelqu'un d'important. Le *mallum* découpa de ses mains la viande grillée et en fit autant de petits morceaux qu'il y avait d'élèves présents. Sur son ordre, chacun se courba pour prendre sa part et la mangea.

Le *mallum* nous réunit alors tous autour de lui et il fit une prière en mon honneur. Mes camarades la suivirent avec beaucoup de recueillement. Puis, chacun reprit son étude. »

Ce rite solennise la progression de l'enfant et le valorise fortement, dans le cadre familial d'abord, dans le cadre de l'école, ensuite, et dans la société musulmane tout entière. Il prend ainsi conscience, progressivement, de son importance et de ses responsabilités. La petite fête au cours de laquelle on lui accorde la vedette constitue aussi pour lui un puissant stimulant, qui lui fait oublier tous les tourments qu'il a dû endurer pour en arriver là.

### **La circoncision**

Pour le garçon, la circoncision intervient entre sept et neuf ans. A cette occasion, il demeure à l'écart de l'école coranique pendant trois semaines environ. Pendant ce temps, il subit diverses brimades et on lui inculque la crainte et le respect des supérieurs, ainsi que la modestie du regard face à un aîné.

### **Caractéristiques de l'enseignement complémentaire**

R. Santerre (1973) insiste sur le fait que l'enseignement coranique complémentaire participe beaucoup plus de la tradition orale que de la tradition écrite. « La pédagogie du complémentaire est essentiellement orientée vers l'acquisition, la possession mémorielles du contenu de l'enseignement. » L'élève ne prend aucune note. Il écoute les passages du livre que lui récite le maître. Le livre reste accessoire.

Cela explique peut-être la vogue actuelle des cassettes enregistrées par des maîtres plus ou moins célèbres, que l'on écoute chez soi pour approfondir l'enseignement reçu chez le *moodibbo*, ou pour y suppléer quand on ne peut s'y rendre.

L'attitude de l'élève face au *moodibbo* est celle d'une profonde déférence. On ne peut demander au maître d'explication supplémentaire ; quand on n'a pas compris quelque chose, on s'arrange pour aller le demander discrètement à un autre élève, ou à une personne de l'entourage du maître, mais hors de la présence de ce dernier.

**Bibliographie**

Santerre Renaud, 1973, *Pédagogie musulmane d'Afrique noire*. L'école coranique peule du Cameroun, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 175 p.

Santerre Renaud et C. Mercier-Tremblay (éd.), 1982, *La Quête du savoir. Essais pour une anthropologie de l'éducation camerounaise*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 889 p.

Tourneux Henry et Olivier Iyébi-Mandjek, 1994, *L'Ecole dans une petite ville africaine (Maroua, Cameroun), L'enseignement en milieu urbain multilingue*, Paris, Karthala, 330 p.